

—Deux cent mille francs ne se trouvent pas sous le sabot d'un cheval !...

—Il ne s'agit ni de sabot ni de cheval !... Si vous comptez sur un proverbe pour me convaincre !... Réfléchissez, vous y êtes maintenant intéressés comme moi !... Tout le domaine des Saint-Agilbert pour deux cent mille francs... ? C'est fou !... Lefèvre doit être pessimiste comme tous les vieux ! Pour moi, je me suis toujours habitué, en voyant le château, le parc, les cultures, les treize hectares d'eau, à me dire que j'avais là, au soleil, au moins un beau demi-million !

—Mon pauvre ami !... vous êtes d'une naïveté de bébé !... Frottez-vous donc les yeux, et regardez ce qui se passe autour de vous dans la société aujourd'hui. Vous n'êtes plus à l'époque préhistorique où les champs, les bois, les cavernes, les étangs avaient quelque valeur pour tenter l'homme et éveiller en lui le désir de devenir propriétaire. Actuellement, en France, la terre, c'est une chose pour marcher dessus..., une chose que les gens sérieux ne désirent pas plus de posséder qu'un trottoir ou une place publique... Vous êtes-vous seulement demandé quelle raison pourrait déterminer un homme sérieux à se rendre acquéreur de terres... ? Pour faire du blé... ? Mais l'Amérique, l'Australie nous en inondent !... Des vignes... ? D'abord Fleurines est trop froid, le Midi n'a plus assez de fûts pour loger ses vins !... Et puis tout le monde devient neurasthénique, on boit de l'eau ou du lait... Des betteraves... ? Mais, avant dix ans, la Haute-Egypte et les conventions sucrières n'auraient pas laissé debout dix raffineries françaises..., à moins que l'Etat ne s'adjudge le monopole des sucres..., ce qui est encore fort possible. Quant au château, j'estime sa situation plus lamentable encore. Nous sommes à une époque où chacun peut être obligé de quitter précipitamment son pays..., où l'on révolutionne tout sous les plus multiples prétextes ; dans ces conditions, la fortune doit être essentiellement mobile ; c'est pourquoi, jeter deux cent mille francs pour posséder une terre que le collectivisme partagera peut-être demain constituée, à mon avis, une folie dont il faut se hâter de profiter.

Le comte se croise les bras avec dépit :

—Alors, vous laisseriez partir le domaine pour deux cent mille francs ?...

—Je crois bien !... Et je lui crierais : "Bon voyage !..."

—Le château, à lui seul, vaut davantage !...

—Vous y tenez, décidément, à votre bâtiment !... Je le comprends... c'est là où vous passâtes votre heureuse enfance !... où vous fîtes vos premiers pas, où vous fûtes élevé sous le regard folâtre de vos chers aïeux !... Mais, pour les profanes, il fait l'impression d'une vulgaire briqueterie !... Et plutôt que d'aller m'enfermer là-dedans, à contempler les champs de topinambours et de betteraves, j'aimerais mieux vendre des statues sur les ponts !... Au moins, je verrais passer du monde... Si vous avez du goût pour le couvent ou pour la mort des vestales, allez-y !... mais seul !... Car moi, je suis d'avis de ne me laisser enterrer qu'après ma mort...

—Pourtant... autrefois... ?

—Autrefois... ? Oui, je vous menageais, je faisais semblant de le désirer, votre château... Aujourd'hui, je confesse avec humilité que je préfère la plaine Monceau : on s'y enrhumme moins !...

—...Enfin, répond Bruno, qui s'inquiète déjà de la nouvelle attitude d'Alberte, vous savez bien qu'une seule chose m'intéresse, et par-dessus tout : c'est vous faire plaisir !

—Alors, comte, liquidez l'immeuble ; il coûte un prix fou de contributions... Liquidez les champs, qui ne servent à rien, si ce n'est à vous faire voler par les paysans... Liquidez vos marécages... ils empoisonnent et suintent la fièvre typhoïde !...

—Oh !... proteste Bruno.

—...L'étang a besoin d'être curé le plus tôt possible ; il infectait déjà le pays au temps des peausseries, et l'on prétendait que c'était nous !

—...Et les tableaux... ? La chapelle... ?

Mais alors Alberte s'impatiente :

—...Et les plafonds, et les planchers, et les grilles du calorifère... et les cabanes à lapins... et les petits pois... ? J'ai cru comprendre tout à l'heure que vous aviez la prétention de me faire plaisir... ?

—Et je la maintiens !...

—...Alors, faites le sacrifice en bloc, et ne reprenez pas de la main gauche ce que vous m'offrez de la main droite ! D'ailleurs, rien ne me serait plus désagréable que de retrouver dans mon futur chez moi quelque chose..., quoi que ce soit..., me rappelant le milieu où j'ai été honni et calomnié... Liquidez tout !... Vendez tout !... Nous avons besoin d'argent !...

—Si je donnais les tableaux à Luce ? dit le comte avec l'à-propos qui le caractérise en certaines circonstances.

—Ceci, jamais !...

Les yeux sombres d'Alberte s'allument d'éclairs :

—Je sais ce que je sais !... Plutôt que de voir la moindre toile aller à cette fille, j'aimerais mieux les brûler toutes de ma main !...

—Mais enfin c'est l'histoire de ma race...

—Et c'est précisément la raison pour laquelle je les déteste ! éclate Alberte... Aujourd'hui il faut choisir : votre Evangile le dit : "Nul ne peut servir deux maîtres..." Si vous voulez être à moi, je vous veux sans arrière-pensée... J'exige que vous brûliez vos vaisseaux..., que vous ne m'agaciez pas avec de perpétuelles comparaisons entre vos aïeux et moi..., que vous regardiez l'avenir, et non pas un passé dont je n'ai que faire, et qui, tout entier, fut contre ma cause !... Vous voyez, j'abats les cartes... je ne vous prends pas en traître, car, après tout, vous êtes encore libre !...

—...Encore libre !... Pouvez-vous dire cela, Alberte !... Qui peut vous connaître et rester libre ?

—Alors, donnez tous pouvoirs à Lefèvre...

—J'écris... dictiez-moi !...

Et elle lui libelle un télégramme laconique :

Lefèvre, notaire, Fleurines.

Vendez immeuble pour deux cent mille francs et le reste au mieux de mes intérêts.

Comte de SAINT-AGILBERT.

—Dans le grand salon... il y a un très beau portrait de ma mère..., balbutie Bruno, qui ne peut en prendre complètement son parti... Si nous le conservions... ? Celui-là seulement !... Comme objet d'art... ?

—Le portrait de ma belle-mère... ? De celle qui fut l'ennemie jurée de notre mariage... ? C'est encore une idée !... On pourrait le pendre au-dessus de notre lit !...

—Pourtant, vous devez comprendre...

—Mais je comprends tout !... Seulement je suis franche, et je ne vous cache pas que j'éprouverais une joie très restreinte à contempler toute la journée le portrait d'une belle-mère qui a dû mourir de rage à la seule pensée que je pouvais vous épouser.

—Rien, alors... ?

—Moi, je donne bien tout...

—C'est vrai !... Vous me donnez tout...

Et il lui baise la main...

—Vous avez raison, Alberte, toujours !... C'est égal, je garderai le portrait tout de même... ; je l'enfermerai dans une chambre où vous n'irez jamais...

—Au sixième... soit !... Mais n'y allez pas trop vous-même !...

Ce matin-là, Alberte sortit du bureau de meilleure heure, car elle voulait expédier elle-même le télégramme.

En réalité, elle a conscience d'avoir joué très gros jeu ; mais sa nature de névrosée adore le petit frisson que font courir sur la peau les parties suprêmes où l'on risque le tout pour le tout ; elle éprouve à certaines heures le besoin maladif, impérieux, de savoir jusqu'à quel point cet homme est son vil esclave, sa chose, et combien elle peut tirer sur la corde qui le lie... D'ailleurs, quand bien même elle casserait, cette corde, la décision d'Alberte serait vite arrêté... A part la personne, dont elle ne se soucie guère, et les deux cent mille francs de la future vente qui l'intéressent davantage, elle a pris du comte tout ce qu'elle voulait en prendre. A la rigueur, elle pourrait déjà s'offrir une indépendance très dorée, ou chercher ailleurs de nouveaux fils de famille à plumer..., et même, plus le mariage approche, plus cette question la travaille, et l'incline à mettre sa nouvelle attitude en contradiction avec l'ancienne.

Car la mémoire de Bruno le servait fidèlement quand il faisait observer à sa fiancée qu'elle avait changé d'idées : pendant quelques mois, Alberte ne s'était nullement opposée à la conservation du domaine des Saint-Agilbert ; c'était à l'époque, non pas de calme — le cerveau d'Alberte étant perpétuellement en travail d'une combinaison nouvelle — mais d'apaisement relatif qui précéda la soirée de contrat. L'intervention de Jacques a tout bouleversé, en faisant remonter du fond de l'âme de la jeune fille des souvenirs qu'elle croyait bien morts : cette vision de l'autrefois a évoqué d'autres visions, comme un écho éveille d'autres échos... Certes, son futur mari ne lui a jamais paru un aigle ; mais, depuis son emprise sur lui, elle le trouve plus insignifiant que jamais ; il devient un bébé banal dont l'amour ennuie, et qu'on ne peut jeter à une bonne comme un colis embarrassant. Elle s'agace de ses attentions et, en se plaçant au point de vue strictement "affaires", Alberte se demande s'il ne vaut pas mieux tout simplement en rester là, et ne pas aliéner sa liberté pour le peu d'argent qui reste à prendre.

Dans tous les cas, il est préférable que le château soit vendu : si elle ne se marie pas, elle tâchera de

le croquer avant la rupture ; et si le mariage se fait, alors, à aucun prix, elle ne veut avoir l'occasion de revoir Jacques, car il est devenu définitivement le plus fort, il agit comme un être supérieur sur son cerveau malade ; pour rien au monde, elle ne subirait une seconde fois les émotions affolantes que sa seule apparition fit monter en elle, à la fin de la soirée de contrat...

Mais une troisième raison, et pas la moindre, militait encore pour la vente du château : il y a, dans une foule de vies industrielles, des heures pénibles, où la commande plus forte exige une avance de fonds extraordinaire..., où le patron a la hantise de tenir jusqu'à l'heure bénie des encaissements..., où le capitaliste, après avoir semé, voudrait bien être encore là pour récolter. A ce moment, chacun fait argent de tout. Alberte est dans ce cas, et cette raison n'a pas été sans fortifier beaucoup l'insistance qu'elle a mise pour faire vendre le domaine de Fleurines.

Bruno, qui ne compte pas, ignore de plus en plus sa situation exacte ; il ne voit que par les yeux de sa fiancée, incapable lui-même de tout aperçu d'ensemble sur la marche générale de ses affaires ; et il continue, sauf quelques subites heures d'inquiétude, à penser ce qu'il n'a cessé de croire depuis le départ de Dietzch, c'est-à-dire que tout est pour le mieux dans la meilleure des usines possibles, et qu'il constitue sur le marché français une personnalité industrielle de premier ordre.

En réalité, la démission de Claude a été le signal de la débâcle générale, la main lâchée à toutes les convoitises exaspérées par l'attente ; personne dans l'usine ne se laisse plus prendre à l'apparence de prospérité extérieure, pas même au crédit factice à peine soutenu par un succès de curiosité attirant encore quelques retardataires vers le fameux train de luxe Constantinople-Paris.

Pourtant, Claude n'est pas effectivement parti.

Comme il a, presque seul, la notion documentée de la situation, il a voulu dégager sa responsabilité des événements fatals qui doivent se produire bientôt. Service par service, commande par commande, il règle actuellement ses comptes, avec une lente obstination d'exactitude qui excite les saillies de Sandrin :

—Au fond, ricane ce dernier, il ne veut pas démenager, le bouvier !... Il est têtue comme un bœuf, et il espère encore se rattraper à quelque branche ! Mais je veille !...

L'hostilité de Sandrin se borne là ; à quoi bon pousser la pointe davantage ? Claude n'a plus aucun commandement réel et n'en désire pas ; il le dit très haut :

—Quand tout sera bien en règle..., l'inventaire de la situation nettement établi à l'époque précise de sa démission..., quand il aura remis à Mlle Harmmester et à Bruno ses comptes très clairs, et reçu décharge authentique, alors, pas une heure de plus, il ne restera dans cette usine d'enfer, où il a éprouvé des souffrances morales insoupçonnées.

Pourtant, malgré ces mauvais souvenirs, malgré une amertume profonde contre ses chefs, Claude n'a pu réussir à souhaïter du mal au fils de la baronne, et en partant il veut remettre entre ses mains de tels documents, que peut-être Bruno en concevra quelque salutaire inquiétude.

Il est malheureusement trop tard, car la catastrophe approche. Et même, comme il arrive souvent aux heures dernières, plus la déconfiture est imminente, plus l'apparence de l'usine est gaie et florissante. On fait du punch dans les ateliers, où le règlement interdit une simple cigarette ; les contremaîtres s'invitent et sablent le champagne dans leurs bureaux, car ils ont des loisirs : le train est terminé ; chacune des luxueuses voitures a ses ferrures modern-style et ses glaces de Saint-Agilbert sous une housse, dans les hangars construits spécialement pour eux, et pour le public admis à les visiter.

Or, plusieurs des nouveaux amis parisiens de Bruno se trouvèrent là quand, une semaine avant la livraison, le secrétaire de l'ambassade vint porter au jeune homme un premier acompte de vingt-cinq mille francs. Il n'en fallut pas davantage pour leur faire pousser de cris d'admiration et esquisser de mirifiques projets : il était impossible qu'un jeune homme bien élevé, comme M. de Saint-Agilbert, reçut une somme de vingt-cinq mille francs à la barbe de ses camarades sans les en faire bénéficier un peu !... Inadmissible également de se séparer d'une commande, qui constituait un triomphe pour l'industrie nationale, sans donner une petite fête à ses ouvriers, collaborateurs et amis ; on inviterait quelques membres de l'ambassade, et cela ferait très bien pour de nouveaux travaux. D'autant plus que, sans le préméditer probablement, Bruno s'était montré plutôt pingre !... Il avait donné une officielle soirée de contrat, mais sa vie de garçon restait bel et bien sans sépulture !...